

# Le roman des enfants

## A BON CHAT BON RAT

PREMIERE PARTIE  
Il y a longtemps, longtemps, les chats et les rats n'habitaient pas ensemble dans les mêmes maisons, les mêmes courtois, mais deux pays voisins séparés par un petit ruisseau.



Depuis des centaines d'années, chacun chez soi, ils s'ignoraient presque, car aucun chat n'avait traversé le ruisseau sur lequel il n'y avait aucun pont.

Quelques chats, il est vrai, dont la maison était construite tout près du ruisseau, avaient en grimpant sur les arbres, aperçu des familles de rats trotinant derrière leurs parents et étaient étonnés de voir ces animaux si différents, avec un museau pointu et une longue queue sans poil, mais la largeur du ruisseau, dont l'eau était très froide, les avait toujours empêchés de faire une promenade dans le pays voisin, bien que les plus gourmands se disaient qu'un gros rat bien gras serait pour eux le meilleur des déjeuners.

Au contraire, les rats dans leur pays vivaient tranquilles sans s'inquiéter de leurs voisins, ils manœuvraient dans les ruelles, se promenaient dans les jardins, se bécotaient, se parlaient, ils étaient si heureux qu'ils ne se souvenaient plus de la mer qui les séparait.

Les petits rats, obéissants, restaient près de leur maman, jouaient entre eux, ils ne connaissaient que le jeu qui consistait à sauter de pierre en pierre, bien vite, tandis qu'un autre rat cherchait à les attraper pendant qu'ils couraient par terre : le jeu de « chat perche ». Et la paix régnait ainsi dans les deux pays des chats et des rats depuis toujours.

Une fois cependant, un méchant chat, qui griffait ses frères et ses sœurs et qu'on appelait Attila à cause de ses mauvais instincts, traversa le ruisseau à un moment où la sécheresse était si grande qu'il n'y avait entre les cailloux qu'un tout petit filet d'eau. Il arriva ainsi un soir dans le pays des rats, toutes griffes sorties et les yeux lancant du feu.

Une famille de rats prenait justement le frais dans l'herbe car il avait fait très chaud. En voyant arriver le chat, le papa rat croyant que c'était un voyageur égaré, s'avança bien poliment et lui demanda avec une révérence s'il avait perdu son chemin et s'il avait besoin de quelque chose.

Sans répondre, Attila sauta sur le papa rat et le menaça. La famille rat, affolée, s'enfuit bien vite mais en deux bonds, Attila attrapa deux de ses griffes pointues deux autres rats qu'il mangea aussi. Puis il traversa le ruisseau et entra chez lui.

A peine revenu dans son pays, il réunit les plus gros chats qui, le voyant à la bouche et les pattes couvertes de sang des rats, eurent peur d'abord. Mais Attila leur dit :

— Chats, mes frères pourquoi courez-vous après les oiseaux pour vous nourrir ? C'est dangereux car il vous faut monter sur les arbres où vous tombez quelquefois en vous cassant les reins et, de plus, manger des oiseaux, toujours des oiseaux, c'est ennuyeux. Écoutez-moi, il y a, à côté de notre pays, le pays des rats. Ce sont de petits animaux bien gras et délicieux à manger. De plus, ils ont de toutes petites pattes avec lesquelles ils ne courent pas bien vite, ils sont faciles à prendre. Si vous me suivez, nous irons faire une promenade là-bas et vous vous régalez.

La plupart des chats écoutèrent ces mots toutes oreilles dressées : faire un bon diner sans risquer grand-chose est toujours agréable, surtout que, chez les chats, il n'y avait plus beaucoup d'oiseaux et qu'il arrivait souvent que, pendant deux ou trois jours, il fallait rester sur sa faim faute de victuailles. Aussi, presque tous les chats applaudirent-ils Attila.

Mais un vieux matou demanda la parole et dit :

— Attila, mon frère, pourquoi envahir nos voisins du royaume des rats ?

— Oh ! quelle bonne idée ! quelle bonne idée, et que nous allons être heureux toutes deux ! vite il me faut trouver un modèle de ce rat et l'exécuter. Alors seulement, je ferai cette surprise à Odile.

— Eh ! bien voici, je crois, un modèle parfait, gentille amie, et dont le col est complète de poignets. Vous pouvez le combiner en toile blanche, mais je pense que, tout comme moi, vous le préférerez en toile bleu lin brodée de coton blanc.

Desinez donc chaque partie de cette petite parure sur le tissu choisi, et commencez la broderie. Entourez les bords d'un feston bien régulier et disposez les deux rangs de pois les plus gros vers les bords, les plus petits au-dessous. Vous les brodez au plumetis avec du coton perlé N° 5, en faisant ensuite dans le col deux gros œillets, devant, tout-à-fait nécessaires pour passer le noeud de ruban.

ils ne nous ont rien fait, jamais un rat n'est venu nous faire du mal, pourquoi voulez-vous leur en faire ?

Attila alors s'adressa aux autres chats qui se léchaient déjà les babines et répondit :

— N'écoutez pas ce vieux matou, c'est parce qu'il est trop vieux et qu'il ne peut presque plus manger qu'il voudrait vous empêcher, vous qui êtes jeunes et qui avez faim, de vous régaler, suivez-moi !

Un triple bravo suivit ces paroles. Le vieux matou alla se cacher et près de mille chats coururent derrière Attila au pays des rats.

(A suivre)

MANIKI.

### LES PREMIERS TRAVAUX A L'AGUILLE

#### Cols et parements brodés

— Tu es triste comme un bonnet de nuit, aujourd'hui, Denise, qu'as-tu donc ?

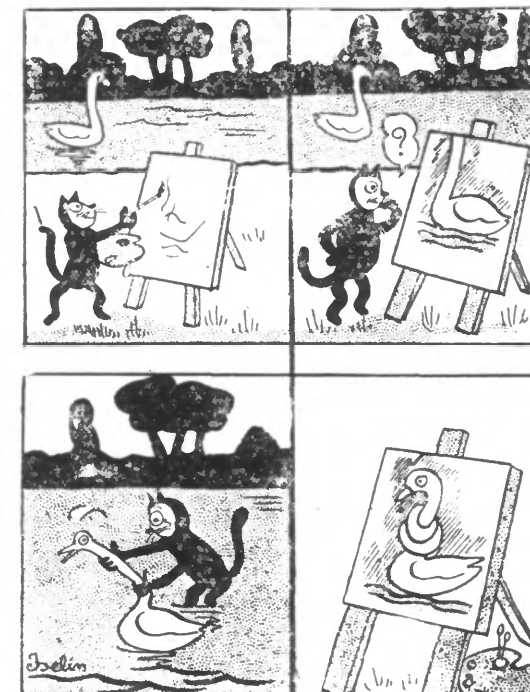
— J'ai le cœur gros, ma petite maman, et vais te dire pourquoi. Je suis sûre que tu me comprendras. Tu sais que nous devons avoir à l'école, le mois prochain, une petite fête. Tu es invitée, tous les parents sont invités et, bien entendu, toutes les élèves. Or, ma bonne petite amie, ma préférée, tu sais de qui je veux parler, ma petite Odile enfin, eh ! bien, je ne l'aurai pas près de moi. Il lui est impossible de venir.

— Pourquoi est-ce impossible ?

— Dame, tu sais bien, ma petite maman, qu'Odile a cinq frères et sœurs et il n'est pas possible à ses parents de faire actuellement pour elle des frais de toilette. Alors, je n'aurai pas ma petite amie à cause d'une méchante robe.

— C'est bien triste, en effet, dit la maman toute songeuse, mais je crois avoir trouvé une solution. Pourquoi, puisque vous êtes de la même taille ne

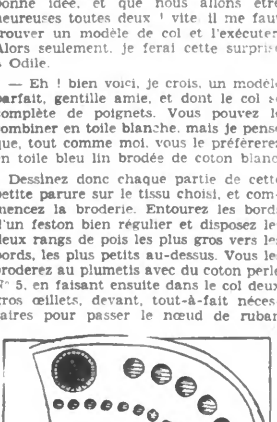
### HISTOIRE SANS PAROLES



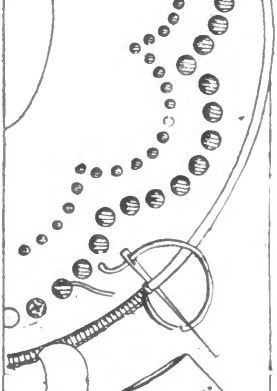
RATAPOIL APPRENTI PEINTRE D'APRES MODELE

### Mots croisés

Solution du problème précédent



#### Nouveau problème



#### HORIZONTALEMENT

- 1. Seul moyen d'arriver honnêtement à l'aisance.
- 2. Chevalier célèbre. Anagramme d'un chemin bordé de maisons.
- 3. Phonétiquement : termine la messe.
- 4. Possessif.
- 5. Note de la gamme. Phonétiquement : jour qui ne reviendra jamais.
- 6. Prendras possession moyennant une somme d'argent.
- 7. Ira par les chemins.
- 8. Phonétiquement : personnage ayant accompli de hautes faits d'armes. Adjectif.
- 9. Phonétiquement : renouvelle l'air. Abréviation religieuse.
- 10. Département. Pièce de monnaie.
- 11. Prénom masculin.

#### VERTICALEMENT

- 1. Prénom féminin. Pas cult.
- 2. Règle du dominateur. Deux lettres de Roq. Interjection. Phonétiquement : surfaissant.
- 3. Monarque. S'adresse à Coocotte.

### OMBRES CHINOISES

#### Les fables de La Fontaine à la main

Tous les grands hommes, même les plus discutés de leur vivant, ont leurs amis après leur mort. C'est ainsi que nous avons les « Mussetistes » pour perpétuer la mémoire d'Alfred de Musset, les « Eugénistes », pour Victor Hugo, les « Verlainiens », pour Verlaine et « Les Amis de La Fontaine » pour l'auteur des fables au cent actes directs. Vice-Président de cette honorable association, fonction que je partage avec M. le Colonel Godot, le brave et vaillant soldat d'Afrique, ont les ouvrages littéraires sont très appréciés, notre Société des Amis de La Fontaine a eu pour fondateur l'écrivain Olivier de Gourouff, très connu de l'école, et pour continuateur, M. le Docteur Guillaume Ducastel, médecin et poète de talent.

Chaque année, lorsque nous nous réunissons sur la tombe de Jean de La Fontaine au cimetière parisien du Père-Lachaise où il est le voisin d'Empis de Molère, autre gloire française, au bon moment lorsque nous rendons visite à la statue de Rameau par les anniversaires du fabuliste, il m'est infiniment agréable de voir beaucoup d'enfants, parmi les adeptes et fervents du Bonhomme.

C'est pourquoi, je voudrais que vous fussiez tous nos Ombres, afin de mieux apprendre vous-mêmes les fables et de les faire connaître aux autres qui assisteront au défilé de vos silhouettes sur l'écran blanc.

Nous rappelons que cet écran est des plus faciles à installer. On l'expose simplement une toile ou carton dans l'encadrement d'une porte ou dans un trou de l'appartement.

Pour la lumière, à défaut de courant électrique, une lampe à pétrole ou une bougie peut suffire bien que la lumière en soit moins blanche. Mais il faut se



### QUESTION

Qui a construit le premier modèle d'un dirigeable à moteur électrique ?

(Réponse Jeudi prochain)

### CONDIMENT APPRECIÉ À MARSEILLE

- 4. Demeure sombre et sordide. Grande victoire française.
- 5. Choix.
- 6. Différent. Piège pour le poisson.
- 7. Se rend. Voie bordée d'habitations. Possessif.
- 8. Article. Phonétiquement : affirmation étrange. Petit ours d'eau. Note de musique.
- 9. Richesses. Ignorant.

### LA MARINE EN IMAGES

#### Le Croiseur Colbert (1928)

Jean-Baptiste COLBERT (1619-1683)

Le Colbert, croiseur de 10.000 tonnes, de la tranche 1926 du programme naval a été lancé en 1928 à l'arsenal de Brest. Il mesure 135 mètres, sa largeur est de 19 mètres, 25 et son tirant d'eau de 5 mètres, 37. Il file 32 nœuds 5 grâce à ses machines de 100.000 CV.



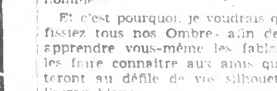
Son armement se compose de 8 canons de 203 mm et 4 tourelles doubles, de 8 canons de 100 mm anti-aériens, d'autant de 37 et de mitrailleuses.

Il porte aussi 6 tubes lance-torpilles, 2 catapultes et 3 avions.

On sait que Colbert a été le grand ministre de la Marine de Louis XIV, le plus grand que la France ait eu. Né à Reims, d'un père drapier, homme de confiance de Mazarin, il était devenu contrôleur général des finances. Il fut un excellent ministre du Commerce; il créa et développa nos manufactures.

Mais c'est surtout en créant une puissante marine marchande et en la protégeant par une forte marine de guerre qu'il contribua à la grandeur de son roi et de son pays.

LE GABIER D'ARTIMON.



On sait que Colbert a été le grand ministre de la Marine de Louis XIV, le plus grand que la France ait eu.

Né à Reims, d'un père drapier, homme de confiance de Mazarin, il était devenu contrôleur général des finances. Il fut un excellent ministre du Commerce; il créa et développa nos manufactures.

Mais c'est surtout en créant une puissante marine marchande et en la protégeant par une forte marine de guerre qu'il contribua à la grandeur de son roi et de son pays.

LE GABIER D'ARTIMON.

### MERVELLES ET CURIOSITÉS DE LA NATURE

#### L'ÉPAISSEUR DE L'ÉCORCE TERRESTRE EST INSIGNIFIANTE PAR RAPPORT AU RAYON DE LA TERRE



#### UN OISEAU PALMIPÈDE APPELÉ GREBE CONSTITUE UN MID QUI PEUT FLOTTER SUR L'EAU ET SUR LEQUEL IL NAVIGUE POUR SÉLAGNER EN CAS DE DANGER

IL-Y-A DANS LES FORÊTS DE L'AMÉRIQUE TROPICALE UN ANIMAL AU PELAGE NOIR QUI NE SE NOURRIT QUE D'ŒUFS. IL A UN FLAIR SI DÉVELOPPÉ QU'IL PEUT RECONNAÎTRE SANS BRISER LA COQUILLE SI UN ŒUF EST FRAIS OU NON

#### QUESTION

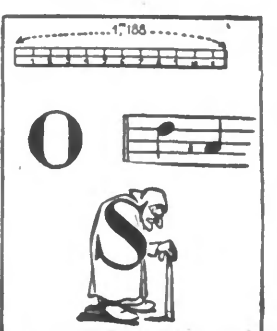
Qui a construit le premier modèle d'un dirigeable à moteur électrique ?

(Réponse Jeudi prochain)

#### CONDIMENT APPRECIÉ À MARSEILLE

- 4. Demeure sombre et sordide. Grande victoire française.
- 5. Choix.
- 6. Différent. Piège pour le poisson.
- 7. Se rend. Voie bordée d'habitations. Possessif.
- 8. Article. Phonétiquement : affirmation étrange. Petit ours d'eau. Note de musique.
- 9. Richesses. Ignorant.

### RÉBUS



#### Solution du rébus précédent

La - fin - fée - SOR - tire - LE - l'hoix - du bois.

La faim fait sortir le loup du bois.

### Feuilleton du « Journal de Roubaix » du jeudi 7 mai 1936. — N° 4.

## LE CRIME DE LA RUE JUILLET

PAR LUCIEN TERNEUSE ET LUCIEN PRIOLY



— Cet homme se livre à demi. Néanmoins, il faudra être très prudent, car la lutte promet d'être âpre. Il y a au-dessus de toute cette affaire, je le sens nettement, un drame poignant, un mystère redoutable, un je ne sais quoi qui va rendre l'instruction très compliquée, très ardue et aussi très pénible.

Pendant que le magistrat monologuait ainsi, livrant au médecin ses pensées et ses projets, le cordonnier était demeuré immobile, rigide, les yeux tournés vers le sol.

— Maurès, lui dit enfin le commissaire, répondez sans détour aux questions que je vais vous poser. C'est d'ailleurs votre intérêt.

Le cordonnier baissa la tête sans répondre. Il paraissait ne pas avoir entendu la question qui venait de lui être posée.

— Mauds, reprit le magistrat, veuillez m'expliquer les motifs de votre absence et m'indiquer le lieu où vous avez passé votre temps depuis votre départ.

Le tête toujours basse, le cordonnier garda le silence.

Vivement intéressés par cette scène, les assistants s'étaient insensiblement rapprochés des deux hommes et faisaient maintenant cercle autour d'eux.

Pour la troisième fois, la voix du magistrat vibra, martelant chaque parole :

— D'où proviennent ces bijoux ?

Ces mots arrachèrent Maurès à sa torpeur. Lentement, comme à regret, il tourna la tête dans la direction que lui indiquait la main de son interlocuteur.

A la vue des bijoux, il pâlit encore. Sa bouche s'ouvrit. Il allait parler.

Mais soudain, par un effort suprême de volonté, il se raidit. Ses lèvres se refermèrent en même temps qu'une émotion intense bouleversait ses traits.

Il resta ainsi plusieurs minutes, figé dans une attitude craintive et respectueuse tout à la fois.

Mordante cette fois, la voix de l'enquêteur s'éleva :

— Répondez, Maurès, je vous l'ordonne !

Le cordonnier eut encore un frisson. Et il murmura :

— Je ne sais pas.

Le commissaire eut un geste d'impatience et se retira dans le fond de l'échoppe. Sur un signe, agents et inspecteur l'y suivirent.

Un rapide oculoquo s'engagea. Lorsqu'il eut pris fin, deux agents sortirent précipitamment.

Aussitôt après, un concert de protestations s'éleva. On faisait évacuer les abords de la maison, et la foule manifestait hautement son dépit.

L'inspecteur Daniel avait disparu dans l'arrière-boutique. On l'entendait ouvrir des tiroirs, remuer de nombreux objets, sonder les murs, les meubles, et jusqu'au plancher. Le bruit que fait du

papier froissé parvint distinctement aux personnages demeurés dans l'échoppe. Quels résultats allaient donner les recherches auxquelles se livrait l'inspecteur ? Pas grand-chose, sans doute, car lorsqu'il réapparut, un grand désappointement se lisait sur ses traits.

— Vous n'avez rien trouvé, Daniel, demanda le magistrat ?

— Non, Monsieur le Commissaire.

Et comme pour se justifier à ses propres yeux, il ajouta :

— J'ai pourtant fouillé partout avec soin.

Le cordonnier était demeuré immobile à la même place.

Le magistrat s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule.

A ce contact, il tressaillit et se redressa. Ses yeux rencontrèrent le regard de celui qui venait de le rappeler ainsi à la réalité. Il eut un brusque mouvement d'effroi et de recul, vite réprimé.

— Mauds, dit le commissaire sans cesser de le quitter du regard, où sont vos papiers ?

— D'une voix ferme, cette fois, et sans l'ombre d'une hésitation, le cordonnier répondit :

— Je ne les ai pas ! Je ne les ai plus ! Je les ai perdus !

Il paraissait triompher. La tête haute, il regardait bien en face son interlocuteur, comme s'il eût voulu le défier.

Surpris, le commissaire de police l'examina de nouveau. Puis il ordonna :

— Suivez-nous. N'oubliez pas que vous êtes regardé à vue et que toute fuite vous est rendue impossible. Ce serait d'ailleurs aggraver inutilement votre cas.

Se tournant vers ses aides, il ajouta :

— Accompagnes-moi. Nous irons à pied. Le chemin n'est pas long.

À la hâte, Daniel ramassa tous les bijoux et les fit disparaître dans la vaste poche intérieure de son pardessus, après les avoir placés dans le sac de toile.

Cette opération terminée, il vint se mettre à droite du cordonnier. Le brigadier se plaça à sa gauche.

Ainsi encadré, Maurès sortit de l'échoppe.

Le commissaire, le secrétaire et le docteur, que cette scène intéressait au plus haut point, suivirent à peu de distance.

Au loin, la foule, maintenue par de forts barrages d'agents, grondait toujours et menaçait.

Les coups, injures, imprécations parvenaient distinctement à la petite troupe qui s'éloignait d'un pas rapide.

Maurès n'avait pas manifesté la moindre terreur devant les grondements irrités des curieux. Il avançait d'une allure vive, insensible au froid et au vent qui lui cinglait le visage.

Comme le cortège arrivait en vue de l'hôpital, des curieux, qui travaillaient à la réparation des lignes de tramways, le dévisagèrent curieusement.

— En voilà encore un qui a fait un

salle coup, dit à haute voix un terrassier, en donnant un coup de pioche dans la terre durcie.

Le cordonnier avait entendu le propos. Il eut un brusque mouvement de révolte. On crut qu'il allait s'élaner sur le travailleur. Mais cet élan n'eut que la durée d'un éclair. La marche, un instant suspendue, reprit plus vite encore qu'auparavant.

— Il n'a pas l'air commode, le gillard, fit remarquer à ses voisins de chantier le terrassier. Pour un peu, il se jetait sur moi.

— Bah ! on l'aurait vu venir, riposta un pauvre à la taille athlétique. Je connais un bon moyen de calmer ces bouillottes-là !

Une minute plus tard, la petite troupe pénétrait dans la cour d'entrée de l'hôpital.

Le magistrat, qui avait pris les devants, revint bientôt accompagné d'un gardien qui, sans mot dire, se mit à la tête du groupe et le guida à travers cours et couloirs.

Arrivé devant un petit pavillon haut d'un étage, il s'arrêta :

— C'est là, dit-il, en indiquant une porte basse.

C'était là, en effet, qu'avait été conduite la victime de ce crime mystérieux. Autour du lit s'agitaient médecins et infirmiers. Par instants, on n'entendait que le souffle léger de la patiente. Pied

à pied, les praticiens luttaient contre la mort.

L'arrivée des policiers avait détourné à peine leur attention. Toutefois, le médecin-chef s'avança vers le commissaire, la main tendue.

Les deux hommes, qui avaient eu fréquemment l'occasion de se reconnaître au chevet d'un blessé, se connaissaient de longue date.

Sans attendre qu'on le questionnât, le médecin dit à voix basse :

— Vous vous étouffez sans doute de voir que cette malheureuse a été conduite dans un pavillon isolé. C'est sur mon ordre qu'il en a été fait ainsi, afin de vous permettre de faire votre devoir sans gêne ni contrainte. J'ai voulu ainsi éviter à mes malades le spectacle toujours douloureux de l'arrivée d'une blessée. D'une mourante plutôt, ainsi que les scènes tragiques qui se déroulent au cours des confrontations.

Et j'ai bien peur, ajouta-t-il d'une voix plus basse encore, que vous ne puissiez rien obtenir de cette pauvre femme. Elle a déjà un pied dans la tombe, et tous nos efforts, tout ce que la science peut faire, ne saurait retarder la mort d'une minute. L'hémorragie interne n'a pu être arrêtée. Le sang s'écouffe littéralement. Elle est irrémédiablement condamnée.

(A suivre)